

Extrême pauvreté, solidarités et condition féminine au Maroc. Des entretiens dans la région de Marrakech en 2004-2006

Mohamed Sebti (Université de Marrakech¹)
et Patrick Festy (Institut national d'études démographiques, Paris²)

Communication proposée à la Chaire Quetelet 2007,
(27-30 novembre 2007, Louvain-la-Neuve, Belgique)
Dynamiques de pauvretés et vulnérabilités.

Séance : Entourage et relations inter- et intra-générationnelles

Dans la société marocaine, les rôles et les responsabilités liés au genre sont définis et réalisés à travers le mariage. L'obligation de l'homme, telle que définie par le Coran, est de subvenir aux besoins économiques du ménage. En échange de cela, sa femme doit lui obéir (le principe du *ta'a*) et on s'attend à ce qu'elle soit une femme d'intérieur, une mère, une sœur, une épouse et une gestionnaire des finances. Traditionnellement, les hommes ont été responsables de tout en dehors du foyer et les femmes de tout à l'intérieur de celui-ci (El Harras, 2006).

Cette forte différenciation des rôles masculins et féminins laisse présager une perception également différenciée de la notion de pauvreté, les hommes mettant en avant les obstacles qu'ils rencontrent dans la production de richesses et de revenus susceptibles d'entretenir leur famille, alors que les femmes s'attacheraient davantage à leurs conditions d'existence, inévitablement domestiques. On s'attend aussi à ce que les réseaux de solidarité décrits par les hommes et les femmes comme un recours éventuel pour faire face à leurs difficultés soient eux-mêmes fortement marqués par le genre, les femmes étant en particulier cantonnées à des relations avec des personnes de même sexe.

Nous vérifions ces hypothèses en interrogeant, lors d'entretiens semi-dirigés, des hommes et des femmes (non apparentés) sur leur perception de la pauvreté en général et de leur condition propre, ainsi que sur leurs stratégies de survie face à leurs graves difficultés, en particulier leur recours aux réseaux de solidarité familiale et sociale (Sebti, 2007). Les enquêtés vivent dans le sud marocain, à Marrakech et dans sa région. On distingue trois types d'habitat : la médina urbaine, les zones rurales de plaine (El Kelaa) et celles de montagne (Ourika).

1. Cadre conceptuel : pauvreté, pauvretés

Il n'y a pas de définition unique de la 'pauvreté' qui soit acceptée en tout lieu. Une des plus fréquemment citées est celle qu'a adoptée le Conseil Européen en 1984 : « on entend par personnes pauvres les individus, les familles et les groupes de personnes dont les ressources (matérielles, culturelles et sociales) sont si faibles qu'ils sont exclus des modes de vie minimaux acceptables dans l'État membre dans lequel ils vivent » (Décision du Conseil, 1984).

Une telle définition souligne à juste titre la multiplicité des ressources qu'il faut prendre en compte et la nécessité de rapporter la situation des personnes privées à la société dans laquelle ils vivent, *hic et nunc*, excluant par la même la possibilité d'atteindre quelque chose d'universel et d'éternel. Selon les conventions adoptées dans les définitions opératoires, le nombre de pauvres et leurs caractéristiques socio-démographiques sont susceptibles de différer. Le contenu de ces conventions est en partie normatif, sans que cela soit toujours ni explicite ni clair. Le choix ultime d'une définition sort du champ de la science.

¹ 7 Arset Aouzel, Bab Doukala, Marrakech, Maroc. sebti_m2000@yahoo.fr

² 133 bd Davout, 75020 Paris, France. festy@ined.fr

Pour notre part, nous nous attachons à la perception que les individus ont de la pauvreté en général et de la leur en particulier. Nous nous demandons si la position différente qu'ont les Marocains et les Marocaines au sein de la famille et dans la société, dans une culture où les statuts de genre sont aujourd'hui encore très contrastés, induit pour eux des nuances, voire des écarts plus marqués, dans l'image qu'ils se font de la pauvreté.

Au moment de mesurer la prévalence de la pauvreté, les économistes s'appuient généralement sur des mesures objectives qui constatent le niveau de vie des enquêtés à partir de leurs revenus monétaires ou à partir d'une liste de biens auxquels ils peuvent ou ne peuvent pas accéder. C'est sur le montant de ces revenus ou sur la liste de ces biens que le débat oppose les spécialistes. Au contraire, laisser au ménage le soin de se qualifier lui-même de pauvre ou non pauvre est une bonne façon d'échapper à la dimension normative des indicateurs. En revanche on doit se demander si les enquêtés s'accordent suffisamment sur le contenu du mot 'pauvreté' pour que l'agrégat de leurs réponses soit socialement significatif. Ici, on s'interroge sur ce qu'il en est entre hommes et femmes.

Pour juger du contenu que les Marocains et les Marocaines donnent au terme pauvreté, nous retenons les trois autres critères en fonction desquels sont élaborées la plupart des mesures de la pauvreté :

- On oppose ainsi une pauvreté conçue en termes absolus, qui se rapproche de la notion de minimum vital, et une évaluée en termes relatifs, qui renvoie au concept d'inégalité.
- On considère la pauvreté comme un manque de ressources ou comme un déficit en consommation par rapport à un niveau jugé suffisant.
- On apprécie la pauvreté au sein du ménage dans les relations qui unissent les membres de celui-ci ou on englobe aussi les relations que le ménage entretient avec son environnement social et familial.

Pauvreté absolue ou relative

Si l'idée d'un seuil de pauvreté universel a été abandonnée depuis longtemps, au moins dans les pays industriels, certains d'entre eux continuent à privilégier une approche absolue (par exemple les Etats Unis ou la Russie). Des besoins de base sont définis à partir de normes de consommation et les ménages sont classés comme pauvres s'ils ne peuvent pas acquérir les biens de base aux prix les plus bas du marché. Une telle définition est probablement proche de l'image que les gens se font spontanément de la pauvreté (faim, logement précaire, vêtements usagés, etc.), mais il faut se mettre d'accord sur ce qui est ou n'est pas indispensable à une vie décente, ce qui peut prêter à pas mal d'arbitraire. (Fleurbaey et alii, 1997)

Pour se mettre à l'abri de ces critiques, on a développé une conception relative qui fait de la pauvreté une situation dans laquelle un « modèle de consommation » édicté par l'environnement humain ou par les modes de vie contemporains au sein de la société ne peut pas être adopté. La pauvreté relative exprime la situation économique d'une famille ou d'un individu par rapport à ceux bénéficiant d'une relative abondance. La pauvreté devient ainsi une forme d'inégalité : les pauvres sont ceux dont le niveau de vie est très inférieur à celui de la majorité de la population, c'est-à-dire inférieur à un seuil qui est un pourcentage d'un niveau dit 'normal'. Il ne reste aucune référence à un panier minimal en nature.

Plus simplement, dans l'acception absolue, on est pauvre parce qu'on ne peut pas satisfaire ses besoins élémentaires, alors que dans l'acception relative, on est pauvre parce qu'on a moins de ressources que ceux qui ne le sont pas.

Revenus ou dépenses

Les causes et conséquences de la pauvreté s'inscrivent sur un continuum. Le revenu est sur le versant causal, puisqu'il détermine les conditions de vie et la perception de difficultés financières. L'allocation des revenus à la consommation est sur le versant des conséquences. Les possibilités de choix s'accroissent quand on passe des revenus reçus à l'argent dépensé.

Le rôle des décisions individuelles est plus grand sur la consommation que sur les revenus (Verger, 2005).

Pour s'affranchir des choix, on aimerait atteindre les capacités qu'ont les personnes à gagner des revenus à partir de leurs actifs personnels, les revenus effectifs n'étant qu'une approximation par défaut de ces capacités. Les gens peuvent décider de ne pas travailler, mais leur liberté de décision est limitée, en particulier au bas de l'échelle sociale. Le revenu n'est donc pas une trop mauvaise approximation de ce qu'Amartya Sen appelle les '*capabilities*', un concept difficile à rendre opérationnel³.

La consommation est aux utilités ce que le revenu est aux '*capabilities*' : elle en offre un reflet déformé, bien davantage affecté par les préférences des individus que ne l'est le revenu. La consommation de viande est un indicateur classique de pauvreté, mais la non consommation peut aussi être une affaire de goût. D'où l'importance de donner la parole aux ménages pour qu'ils disent les privations qui sont, à leurs yeux, constitutives de la pauvreté.

En d'autres termes, la pauvreté peut être perçue comme une impuissance à produire les revenus ou les ressources qui sont nécessaires au ménage pour vivre ou comme une incapacité à acquérir les biens constitutifs d'un niveau de vie décent.

De l'individu au réseau socio familial

Au sein du ménage, il est généralement admis que les ressources sont mises en commun entre conjoints et entre parents et enfants. On admet de même que la plupart des dépenses sont au bénéfice de la communauté ; si la consommation de certains biens est individuelle beaucoup d'autres sont partagés entre tous, à commencer par le logement. Dans les mesures statistiques les plus courantes, tous les individus d'un ménage sont pauvres si le ménage est pauvre.

Des économistes essaient depuis quelque temps de sortir de cette hypothèse « unitaire », trop simple, pour reproduire les négociations qui peuvent se produire au sein du ménage, au profit de certains et au détriment d'autres (Chiappori, 1988 ; Donni, 2006). Avec les appréciations portées par les hommes et les femmes sur leur niveau de vie, on peut penser que les uns et les autres se réfèrent à eux-mêmes et ils peuvent juger leur conjoint ou leurs enfants plus riches ou plus pauvres qu'eux. A priori c'est donc bien l'individu qui est au cœur de l'évaluation offerte par les entretiens.

A l'inverse, il faut s'interroger sur la prise en compte de ressources hors du ménage, qui peuvent être autant de moyens d'échapper à la pauvreté. Les relations de solidarité avec la famille et l'entourage sont ici un élément clé. Mais plus généralement la pauvreté est sœur de l'exclusion sociale et on peut s'attacher à vérifier si le manque de ressources et les privations s'accompagnent d'une détérioration ou d'un resserrement des liens au sein de la famille élargie, ou entre le ménage pauvre et son voisinage. Nous passons ainsi d'une notion dont la dominante est économique à une autre, plus sociologique, où l'accent est mis sur l'insertion dans la société et sur le relâchement des soutiens dont peuvent éventuellement bénéficier les plus vulnérables (Paugam, 1996 ; Sebti, 2004⁴).

En bref, la pauvreté décrite par les principaux intéressés est-elle la leur au sens le plus strict ou prend-elle en compte le bien être du reste du ménage et les liens avec l'environnement social et familial, ou se situe-t-elle dans une position intermédiaire en considérant certains des uns mais pas les autres ?

³ "J'ai appelé ailleurs '*functionings*' les diverses conditions de vie que nous pouvons ou non mettre en pratique et '*capabilities*' notre capacité à le faire. Le point essentiel est que le niveau de vie est vraiment une affaire de '*functionings*' et de '*capabilities*' et non de richesse, de marchandises ou d'utilités." (Sen, 1985)

⁴ Voir en particulier l'articulation pauvreté, marginalité, exclusion sociale au chapitre 2, Forme spatiale et processus sociaux.

2. Pauvreté absolue ou relative

Dans le discours des hommes et des femmes interrogés, la pauvreté est systématiquement décrite comme un extrême dénuement. Le pauvre est celui qui « manque de tout ». Dans la plupart des cas, ce manque n'est pas une formule abstraite qui qualifierait la situation des pauvres en général, comme une catégorie au contenu imprécis qu'on peut aisément radicaliser. C'est de la situation des enquêtés eux-mêmes qu'il s'agit : « nous manquons de tout ». D'ailleurs, même si des détails sont éventuellement donnés ultérieurement qui peuvent nuancer cette description, les conditions de vie sont dépeintes en termes précis et limitatifs : nous ne pouvons nous payer que la farine, le thé, le sucre, le lait. La viande est considérée par les hommes comme les femmes comme un luxe, qu'on n'achète au souk que certaines semaines, à raison de 150 ou 200 grammes pour toute la famille.

La pauvreté est donc présentée par les Marocains et Marocaines de la région de Marrakech dans les termes d'un minimum vital qui correspond à un niveau de subsistance cantonné au strict domaine alimentaire.

Propos de femmes :

«Le pauvre, c'est celui qui n'a pas de quoi vivre. C'est celui qui a besoin de quelque chose et ne peut pas l'avoir, faute de moyens, surtout le jour du souk. C'est quelqu'un qui vit constamment dans l'inquiétude de ne pas pouvoir aller au souk, pour faire les provisions nécessaires».

Ainsi, avec la difficulté rencontrée pour se procurer les éléments nécessaires à la vie quotidienne, il y a ce sentiment d'inquiétude qui apparaît très fort chez les femmes de la campagne. C'est cette peur qu'elles éprouvent de façon constante, que leurs familles ne puissent pas remplir ce devoir hebdomadaire, consistant à aller régulièrement au souk, pour faire les achats de première nécessité comme les autres.

En fait, la définition de la pauvreté tourne essentiellement autour de l'idée de survie de cette population confrontée au manque de moyens et de ressources.

C'est l'image première que les femmes se font de la pauvreté, c'est à dire un état s'expliquant par la privation des éléments essentiels à la vie quotidienne. Une telle explication aussi simpliste n'empêche pas d'ailleurs les femmes de donner quelques détails au sujet des critères importants, rentrant dans la définition générale de la pauvreté et par la même occasion dans l'appréciation de celle qui les touche plus précisément. Ainsi, les femmes de la médina, par exemple, font ressortir du lot des critères de pauvreté, celui de l'alimentation et de la santé. Deux éléments essentiels, dont les défaillances symbolisent en quelque sorte la précarité des moyens d'existence de la population pauvre.

«La question de l'alimentation est importante. Des fois, par exemple, on ne trouve même pas 10 dirhams pour acheter de quoi manger. Celui qui se trouve ans cette situation est obligé de sortir dans la rue, pour mendier. C'est la seule solution qui lui reste, pour se nourrir et nourrir ses enfants. Pour vous dire, combien ce problème des dépenses pour la nourriture est un facteur important dans la reconnaissance de l'état de pauvreté».

Propos d'hommes :

Dans le milieu montagnard, les habitants se dépeignent surtout comme privés de produits alimentaires tels que la viande, les légumes et les fruits. Un thème qui revient constamment, pour montrer combien la vie est difficile.

«Pour ce qui est des produits alimentaires, nous manquons surtout de viande. C'est un produit dont nous sommes vraiment privés. Mais cela ne nous empêche pas de continuer à vivre. Même si la viande est rare, cela ne nous préoccupe pas trop, car ce qui importe, ce sont les produits de première nécessité comme l'orge et l'huile. C'est la base de notre alimentation. Quant aux fruits, nous ne les consommons presque jamais.»

Dans les régions de plaine, les mêmes privations sont citées. S'y ajoute le problème de l'eau potable, en tant que privation essentielle pour les populations.

«Des différentes privations qui me concernent personnellement, je mettrais en premier lieu le manque d'eau potable. Ceci, parce qu'il est difficile de supporter la soif. C'est donc une question vitale pour nous. Une dure réalité, dans laquelle nous vivons, n'ayant pas l'eau potable à côté et être par conséquent dans l'obligation d'aller la chercher de très loin. Rien que pour cela, nous sommes considérés comme des pauvres.»

La répétition à laquelle donnent lieu les entretiens reflète ce qu'ont de lancinant sur ce point les discours des hommes et des femmes des milieux populaires de la médina et de la campagne sur la pauvreté comme survie problématique liée à la possibilité d'acheter un petit nombre de produits alimentaires de base. C'est un constat de physiologiste définissant les besoins minimaux d'un groupe humain. Hommes et femmes partagent cette image d'une pauvreté absolue pour illustrer leur condition et celle de leurs proches.

Ceci n'exclut pas que d'autres signes de pauvreté s'ajoutent à ce socle, concernant encore la satisfaction de besoins primaires. Au premier rang vient la question du logement, entendue comme la simple possibilité d'avoir un toit sur la tête, et que les femmes et les hommes d'une part, les ruraux et les urbains de l'autre abordent dans des termes légèrement différents, les ménages de la médina insistant davantage sur la difficulté de trouver (et de payer) un logement décent tandis que ceux de la campagne mettent en avant la précarité et l'insalubrité des installations, les hommes évoquant plutôt leur incapacité à payer un loyer tandis que les femmes s'attardent sur les conditions concrètes de leur inconfort.

Viennent ensuite, dans une séquence qui varie avec les individus, l'accès à la santé, généralement concrétisé par la difficulté d'acquérir les médicaments prescrits par les médecins lors de consultations gratuites à l'hôpital ou au dispensaire, et l'accès à l'instruction pour les enfants, qu'il s'agisse de l'impossibilité à faire face aux frais d'équipement scolaire ou à surmonter l'obstacle de l'éloignement.

Mais ces critères élargis par rapport au strict aspect alimentaire restent étroitement cantonnés aux besoins de base : outre se nourrir, se loger, se soigner et s'éduquer (ou éduquer ses enfants). Avec des nuances minimales entre les uns et les autres, les hommes et les femmes restent dans un registre de l'ordre du minimum vital.

Ce qui différencie hommes et femmes

Une considération est propre aux femmes : la pauvreté est dans le jugement que les autres portent sur leurs conditions de vie et celles de leur ménage.

Si l'équipement de la maison est dans le discours des femmes (et pas des hommes), c'est qu'il fait partie de la dignité de la femme et de sa fierté. C'est à travers le mobilier qu'elle arriverait à briller, à chasser la honte, surtout devant les voisines ou les autres femmes qui lui rendraient visite. C'est ce qu'essaye de nous faire comprendre cette femme de la région d'El Kelaa, faisant part de la difficulté trouvée pour accéder à cet élément de confort qui est le mobilier.

«Je veux que les gens qui me rendent visite me trouvent bien, avec des meubles, une télévision, une radio, des plateaux, une théière. Tout doit être comme il faut. Je n'accepte pas que les gens parlent entre eux et disent: regardez cette femme, qui n'a rien chez elle, ni matelas, ni tapis. Je veux avoir la même vie que les autres.»

L'équipement intérieur est perçu comme un élément important de ségrégation et d'injustice. Les femmes se considèrent comme appartenant à une catégorie sociale inférieure, du moment qu'elles n'ont pas eu la chance de satisfaire leurs besoins en ce domaine. Et parfois, c'est un facteur qui devient déterminant dans la description des conditions générales de vie.

Pour les femmes de la montagne, l'insuffisance ou la précarité du mobilier est un des indicateurs premiers de l'état de pauvreté. Une telle vision des choses apparaît, par exemple, à travers les déclarations de ces femmes de la région de l'Ourika. Elle définissent de façon générale l'état de pauvreté par le manque de mobilier et placent cet élément en tête du classement des différentes privations.

«Le pauvre, c'est celui qui n'a pas de mobilier chez lui. C'est celui dont la maison n'est pas équipée en meubles, matelas, couvertures, tapis. Nous n'avons rien de tout cela ici».

La question de l'habillement, elle-même, est soulignée en tant que trait spécifique de la pauvreté. Un critère important, en rapport avec l'identité de la femme, avec ses aspirations et son idéal. Il s'agit là encore d'un élément de ségrégation et de différenciation entre les femmes. Le degré de pauvreté de la femme se voit à travers son aspect extérieur, sur les habits et les parures qu'elle porte, surtout à l'occasion des fêtes, des mariages ou à d'autres moments de rencontre avec les autres femmes.

«Je suis privée de beaucoup de choses. Par exemple, si quelqu'un m'invite et quand j'ai besoin de changer un peu, sortir de la routine, je n'ai pas les moyens. Surtout, je ne trouve pas quoi mettre comme vêtements. Je n'ai pas de vêtements valables pour sortir. Je n'ose pas demander aux gens de me prêter quelque chose à mettre. Je me contente de ce que j'ai».

Le regard est aussi bien celui que la femme porte sur la condition des autres que celui porté sur elle par les voisins du village ou du quartier.

«L'œil avec lequel on me regard, ce n'est pas celui que je souhaite. Je me sens inférieure par rapport aux autres femmes. A certaines occasions, comme au moment d'un mariage ou à d'autres festivités, je me sens dans une situation d'infériorité et ça me donne mal au cœur. Parce que les autres femmes portent de beaux vêtements, neufs, et sont heureuses et, moi, je ne peux pas l'être. Moi aussi je veux m'habiller comme il faut. Mais je n'ai pas de revenus, je n'ai pas d'habits en broderie, à mettre au moment des fêtes et à certaines occasions».

L'appréciation que les Marocaines portent sur leur condition économique n'est pas seulement absolue, comme l'est celle des hommes. Elle est aussi relative, c'est-à-dire qu'elle se lit dans la comparaison établie avec les autres. On verra plus loin que la femme juge sa situation par référence à son mari, ou plus précisément par référence à la présence ou l'absence de son mari. Mais hors de son ménage, elle se juge par rapport aux autres ou elle s'attend à ce que les autres la jugent par rapport à eux.

Dans un certain nombre de cas, le regard extérieur est celui «des gens», de façon indifférenciée, mais dans les autres c'est celui «des autres femmes». Placée dans une condition de dépendance, en particulier par rapport à un mari chargé de subvenir aux besoins économiques du ménage, la femme marocaine ressent la situation qui lui est ainsi faite par rapport au groupe dont elle fait partie, village ou quartier. Il n'y a rien de tel chez les hommes, qui décrivent leur pauvreté dans des termes aussi durs que les femmes, liés à leur possibilité de subsistance, mais sans référence à la condition des autres, sauf pour dire que toute la communauté est comme lui, pauvre.

3. Pauvreté en revenus ou en dépenses

Dans les entretiens avec les hommes, la pauvreté est, on l'a vu, exprimée de façon lapidaire lorsqu'il s'agit de dépenses en général et de consommation alimentaire en particulier. Par contraste, de longs développements sont consacrés à l'impuissance à assurer des revenus suffisants par le travail courant, en particulier à cause de la sécheresse chronique à la campagne et de la pénurie d'emploi salarié en ville. Ces obstacles étant présentés comme insurmontables, ils s'opposent à tous et font des familles une communauté d'égaux face à la pauvreté. Par ailleurs, une série d'efforts sont décrits pour échapper au moins provisoirement à la condition de pauvres : cueillette d'herbes ou de fruits sauvages, emplois temporaires sur des chantiers, généralement loin du domicile, mendicité, etc.

Propos d'hommes

Prenons l'exemple du milieu montagnard : d'abord vient le manque de terres, puis le manque d'eau d'irrigation, enfin le manque d'opportunités de travail. Tous les habitants sont considérés comme pauvres, car ils n'ont pas suffisamment de terres cultivables.

C'est surtout sur le plan quantitatif que la question de la terre est envisagée. L'essentiel de la population possède seulement la moitié d'un hectare, superficie insuffisante pour penser à une relative amélioration de la condition d'existence.

Intervient un deuxième élément aussi important, celui du manque d'eau pour l'irrigation. D'ailleurs les deux vont ensemble, l'un complétant l'autre. L'insuffisance de l'eau revient chaque fois avec insistance dans le discours des enquêtés. Elle fait partie du quotidien des habitants ; elle agit sur le fonctionnement de la société villageoise et sur les comportements de ses membres, les uns vis à vis des autres et par rapport à l'usage de l'eau disponible.

Un tour de rôle permet à chacun d'accéder à l'eau en vue d'irriguer ses champs d'orge ou de maïs une fois tous les 15 jours. Généralement, la durée d'utilisation ne dépasse pas une journée, ce qui équivaut à une parcelle d'un demi-hectare. Ceci n'empêche pas d'ailleurs les conflits et les bagarres sérieuses entre différents prétendants à l'utilisation de l'eau. Un tel problème et de telles contraintes, liés au manque de terres et d'eau, laissent des traces dans le discours des habitants de la région.

La pauvreté par manque de terre et d'eau se manifeste de façon massive, quasi générale. Dans ce milieu montagnard, à l'environnement difficile, les cas de relative richesse sont rares. Seule une infime minorité échappe à l'état de pauvreté, car possédant plus de terres que la moyenne et pouvant accéder à l'eau plus régulièrement, avec des moyens techniques efficaces.

«Nous possédons tous une petite parcelle de terre: un demi-hectare en tout. Mais l'eau est rare au fond de la rivière. Pour ceux qui ont les moyens de pomper l'eau de la rivière, c'est à dire qui ont des pompes pour cela, ils peuvent irriguer leurs champs plus facilement et plus régulièrement. Les autres n'ont pas la possibilité de faire monter l'eau de la rivière, comme nous d'ailleurs. Nous n'avons pas de pompe, car nous n'avons les moyens de l'avoir. C'est très cher pour nous. Nous sommes pauvres.»

La répétition du discours, d'un enquêté à l'autre et au sein de chaque entretien, fait apparaître la pauvreté ressentie comme un état général touchant l'ensemble de la population. C'est peut-être pourquoi l'état est relativement accepté, toléré, et que personne n'est mis en cause.

S'il n'y a pas suffisamment de terres cultivables, que l'eau dans les rivières se fait de plus en plus rare, il n'y a pas d'autres solutions que d'aller chercher du travail ailleurs. Mais, les opportunités du travail correctement rémunérées sont elles-mêmes de moins en moins accessibles, constituant un véritable problème pour les populations de la montagne.

«Nous souffrons ici tous du manque de travail, et c'est ce qui fait que nous sommes des gens pauvres. L'agriculture ne rapporte plus, à cause des rendements de plus en plus insignifiants. Une situation critique, résultant surtout du manque de terres et de l'état de sécheresse prononcée. Une situation critique, dans laquelle nous nous trouvons, et qui nous pousse à aller chercher du travail ailleurs. Aussi, la question du travail devient-elle déterminante dans l'état de pauvreté extrême. Le travail devient alors notre principale préoccupation, et c'est la grande difficulté à laquelle nous devons continuellement faire face dans notre vie quotidienne. »

Il ne s'agit généralement que de petites occupations, plus ou moins précaires et ne générant que de faibles revenus, ne permettant pas d'améliorer sensiblement le niveau de vie des populations. Ce sont surtout des activités occasionnelles, dans le domaine du bâtiment ou dans le commerce ambulancier, qui sont relativement accessibles et qui permettent de tirer des revenus complémentaires, s'ajoutant à ceux garantis par la pratique de l'activité agricole.

«Le pauvre, c'est celui qui n'arrive pas à trouver du travail. Celui qui ne travaille pas ne gagne rien et ne peut, par conséquent, nourrir sa famille. Pour moi, par exemple, c'est une grande difficulté. Car je suis tellement fatigué de mon occupation actuelle, vendant quelques plantes médicinales que je ramasse à la forêt voisine. Il n'y a pas d'autres moyens de gagner sa vie autrement. Ce petit commerce me permet à peine d'acheter, dès mon retour de la ville, un peu de farine, du thé, du sucre et de l'huile, c'est à dire quelques produits de consommation de première nécessité.»

Parce que les opportunités de travail manquent et que les occupations ont un caractère généralement instable, ces populations vivent dans l'incertitude. Il y a des jours où elles disposent de ressources financières leur permettant de subvenir à leurs besoins, et il y a d'autres moments où elles ne trouvent pas de quoi acheter même les produits de consommation de première nécessité. C'est cependant une situation qui tend à se perpétuer.

En milieu urbain, la question de l'emploi est primordiale. L'absence de travail est considérée comme le premier indicateur de pauvreté. Mais il ne s'agit pas de n'importe quel travail. Celui auquel pensent les populations, c'est l'emploi stable suffisamment rémunéré, permettant de satisfaire l'essentiel des besoins en matière de nourriture, de logement, de santé, d'éducation. En fait, les enquêtés peuvent avoir (ou avoir eu) des occupations dans l'artisanat, le commerce ou les services, mais généralement, ce sont des activités précaires, instables, qui ne génèrent que de faibles revenus ou dont les gains varient selon les circonstances. C'est pour cela qu'ils se considèrent toujours comme sans travail, même s'ils sont en fait occupés.

«Nous sommes pauvres, car nous n'avons pas de travail. Ce que nous gagnons actuellement (40 Dirhams par jour /4 euro) ne suffit même pas à couvrir nos besoins en matière de produits alimentaires de première nécessité. Ceci, sans parler du loyer qui constitue une véritable contrainte.»

Le logement est indiqué ici comme une contrainte réelle pour les populations vivant en milieu urbain, alors que ce n'était pas le cas des gens de la campagne. Il faut trouver un logement décent et être en mesure de payer le loyer quand c'est nécessaire. C'est un des moyens permettant l'intégration en milieu urbain et c'est un indicateur de pauvreté voire de marginalisation ou d'exclusion des populations.

«Je suis locataire et je paye 300 DH par mois. Depuis que je me suis marié, je n'ai pas cessé de déménager à chaque fois, quittant un quartier vers un autre, toujours à la recherche d'un logement qui me convient, qui convient surtout à mes moyens financiers. J'ai atterri finalement au quartier du Mellah (ancien quartier juif), où j'ai trouvé une petite chambre, que je partage avec ma femme et mes trois enfants.»

Du manque de revenu, par absence de travail stable, et face aux contraintes du logement urbain, le discours passe vite aux privations de produits alimentaires de première nécessité.

Les femmes et l'équipement domestique

Le propos des femmes s'organise de façon très différente. On a vu certes que le discours sur l'extrême dénuement tient une place, mais nous avons relativisé cette observation. On note aussi des développements sur l'incapacité à produire des revenus, que ce soit l'incapacité du mari ou celle de la femme mariée ou de la femme seule. Mais à la différence des hommes qui privilégient cet aspect, voire lui donnent l'exclusivité, les femmes balancent le manque de ressources par une liste de privations concrètes, à peu près absente des propos masculins.

Cet extrait résume bien l'équilibre qui s'établit ainsi entre le manque de revenus et le déficit dans certaines consommations. *«Nous ne possédons que peu de terres, juste un demi hectare. C'est très peu de choses. Nous sommes donc pauvres. Si nous étions riches, nous aurions par exemple une voiture, un camion... Notre maison serait bien arrangée. Notre maison est dans l'état que vous constatez. Nous dormons seulement sur le sol»*. L'absence de terre à cultiver d'une part et la privation d'éléments de confort réservés aux riches, d'autre part.

L'équipement domestique devient alors un thème important, totalement oublié dans les entretiens avec les hommes. C'est ce qu'essaye de nous expliquer cette femme de la médina, sensible à l'absence de la télévision chez elle.

«Le pauvre, c'est celui qui désire tellement de choses et ne peut pas les avoir. Par exemple, la télévision, c'est un grand manque pour nous. Nous désirons regarder la télévision, comme les autres, mais nous ne pouvons pas. Parce que nous n'avons pas d'électricité pour le moment et nous n'avons pas de télévision. Personne au sein de la maison ne possède la télévision. Mon frère en avait, mais il l'a vendue, car il avait besoin d'argent pour acheter des médicaments pour son fils qui était malade».

Même si les femmes reconnaissent qu'il ne s'agit pas d'une revendication prioritaire, le manque de télévision semble occuper parfois une place plus importante que celle des produits alimentaires de première nécessité. On peut le comprendre, si on place un tel manque dans la cadre de la situation de la femme au foyer. Apparemment, celle-ci éprouve un fort besoin d'avoir un moyen de divertissement et pour rompre sa solitude.

Mais si la situation est telle en milieu urbain, à la campagne, c'est un souci d'un autre niveau qui est particulièrement préoccupant pour les femmes. Il s'agit du mobilier, cité comme élément essentiel dans la définition de l'état de pauvreté et comme une privation importante. L'équipement domestique est une source de préoccupation et d'inquiétude, par exemple chez ces femmes de la montagne vivant dans des logements simples et rudimentaires.

«Notre maison, c'est ce que vous voyez. Nous dormons seulement par terre. Si nous étions riches, notre maison serait bien arrangée et nous aurions du carrelage, du ciment. Nous ne serions pas dans la boue, car nous vivons maintenant dans la boue, surtout quand il pleut. Quand il pleut, l'eau nous tombe dessus par les toits. C'est comme une inondation».

L'insuffisance ou la précarité du mobilier est jugée un des indicateurs premiers de l'état de pauvreté, par exemple, à travers les déclarations de ces femmes de la région de l'Ourika.

«Le pauvre est celui qui ne trouve rien à mettre dans sa maison comme mobilier, matelas. Le pauvre, c'est celui qui ne dort directement sur la terre. C'est celui qui ne trouve rien à mettre sur la table, rien à présenter aux gens qui viennent le visiter. Le pauvre, c'est ça».

D'ailleurs, le même thème revient au niveau des difficultés rencontrées dans la vie de tous les jours, comme le montre l'extrait suivant, où on voit que le mobilier occupe une place de choix. *«Mes difficultés personnelles, c'est surtout le mobilier»*.

On pourrait par exemple s'attarder aussi sur la question de l'habillement, voire sur celle des bijoux et confirmer ainsi que les femmes interrogées donnent une importance à des éléments de consommation que les hommes négligent systématiquement. On peut y voir plusieurs raisons. La première est que la femme est par son statut cantonnée à la maison et que le confort de celle-ci est son domaine, voire sa responsabilité. La deuxième est que la femme apparaît attentive aux besoins exprimés par les membres du foyer, ici représentés par ces enfants qui désirent une télévision. Or il n'y a rien de tel dans les entretiens avec les hommes, où les besoins d'aucun individu dans le ménage ne sont identifiés, ni celui des femmes, dont c'est le domaine, ni même, il est vrai celui des hommes.

En reprenant la terminologie d'A. Sen citée plus haut, la définition de la pauvreté donnée par les hommes se situe résolument du côté des '*capabilities*' en s'attachant aux obstacles qui rendent impossible la production de richesses et de ressources par ceux dont c'est le rôle attribué au sein du ménage. Les femmes sont davantage du côté des utilités en faisant ressortir les privations dont les membres du foyer peuvent souffrir, à l'intérieur de l'espace domestique dont c'est leur responsabilité.

4. Au sein du ménage ou par delà les frontières de celui-ci

Les hommes et les femmes accordent une attention inégale aux besoins, voire à l'existence des membres du ménage dans la définition de la pauvreté de celui-ci. Certes les uns et les autres spécifient les besoins en éducation des enfants, généralement pour constater qu'ils ne sont pas couverts. Mais les hommes, qui ignorent les besoins autres que ceux élémentaires en matière de nourriture, logement et santé ne répercutent à aucun moment des expressions qu'ils auraient pu percevoir au sein du foyer. Il en va différemment des femmes qui donnent une image plus nuancée des privations subies et qui reflètent les attentes des autres comme si elles étaient leurs propres frustrations. On dépasse alors les nécessités liées à la survie.

Mais une différence plus fondamentale sépare hommes et femmes face à la pauvreté. Dans les entretiens masculins, la femme est presque systématiquement absente. Ses besoins spécifiques ne sont pas pris en compte, on l'a dit. Sa contribution aux ressources du ménage n'est jamais évoquée, alors que les femmes elles-mêmes décrivent amplement ces activités, généralement sous forme de travaux à leur domicile, par exemple pour la confection de poteries. Même son activité de ménagère est passée sous silence. Le discours des hommes ignore la femme.

Par contraste, les entretiens avec les femmes font continuellement référence à l'homme, les femme mariées, parce que leur mari est dans l'incapacité de produire les ressources nécessaires au ménage, comme les femmes chefs de ménage dont la pauvreté est rattachée à l'absence, au décès ou au départ du mari.

Au sein du ménage : des exemples d'entretiens avec des femmes mariées

Le mari de cette femme de la plaine a vendu toutes ses terres. Elle a participé financièrement à la marche de la famille, jusqu'au moment où sa santé ne lui a plus permis de pratiquer une telle activité si difficile, nécessitant la participation de plusieurs personnes.

« Mon mari ne travaille pas. Nous n'avons rien du tout, nous n'avons même pas de terres. Nous n'avons rien pour cultiver et pour avoir un peu de bétail. Nous avons vendu le peu de terres que nous avons, pour arriver à cette situation. Mon mari ne peut plus travailler. Il est fatigué. Ce sont nos enfants qui nous aident un peu pour vivre. Eux-mêmes, ne travaillent pas dans l'agriculture. Ils sont partis en ville, pour vendre des légumes et des fruits. Ils n'ont que des étalages dans les rues de la ville. Quant à moi, j'ai fait autrefois de la poterie. C'est l'occupation essentielle de toutes les femmes du douar. Je ne suis plus capable de faire ça maintenant, car je suis seule. Il n'y a plus personne pour m'aider et je suis fatiguée. »

Dans des familles marquées par la pauvreté, les tâches et les responsabilités sont partagées. La femme mariée se décrit comme entourée et aidée, dans la marche des affaires de la famille. En même temps que ses occupations habituelles, elle garde ses petits enfants. Le rôle du mari est de veiller à la subsistance de la cellule familiale.

« C'est mon mari qui s'occupe de nous, qui nous fait vivre. C'est lui qui va au souk, qui fait les achats pour nos besoins quotidiens. Ma fille qui vit avec moi m'aide dans les travaux ménagers. Elle fait la cuisine, ramasse le bois pour la cuisson... Les gosses que vous voyez ici, ce sont mes petits enfants. Ils viennent me voir même si leurs parents n'habitent pas avec moi. »

L'homme est toujours évoqué. Il est constamment impliqué, aussi bien dans les difficultés que dans la recherche de solutions en vue de survivre. La perception féminine de la pauvreté se fait sans la négation de l'homme. C'est que la femme vit en quelque sorte dans l'ombre de son mari. Alors que celui-ci peut évoquer facilement les effets de sa pauvreté sans donner une justification à travers la présence de sa compagne.

Pour la femme, c'est différent. On a l'impression que son discours se fait toujours sous réserve d'être censuré par l'homme. Car par sa présence et par son rôle de chef de famille, il occupe une place de choix. Et même quand il se trouve dans l'incapacité de nourrir sa famille, il trouve facilement de l'aide de la part de ses frères et sœurs. Ce sont les personnes envers qui la femme mariée peut se tourner, en cas de grande difficulté.

« Ce sont les frères de mon mari qui nous aident un peu. Ils lui donnent de temps en temps un peu d'argent, environ 200 DH par exemple. Moi, j'ai des frères, mais ils ne me donnent rien. C'est la famille de mon mari qui m'aide. Ma famille ne m'aide pas du tout. Ce sont les frères de mon mari qui nous aident. Quand ils voient qu'il n'a pas de quoi faire face le jour du souk, ils lui donnent de l'argent, de quoi dépenser ce jour là. Ils avancent à leur frère de quoi acheter les provisions et les produits nécessaires. »

En fait, l'importance de la présence de l'homme apparaît dans chaque étape du discours de la femme mariée. Ainsi, par exemple, quand il s'agit de présenter les différents indicateurs de pauvreté, l'absence de l'homme est considérée comme un facteur d'aggravation de la situation de pénurie. Ne pas avoir de mari, c'est ne pas avoir d'avenir, être sans âme.

« Si on fait la comparaison, entre la situation des hommes et celle des femmes, ce sont ces dernières qui ressentent le plus la pauvreté. Ce sont elles qui sont les plus touchées. Car la femme ne trouve personne pour lui donner quelque chose. Même si la pauvreté touche aussi bien l'homme que la femme, c'est elle qui sent le plus les effets de cette situation. Mais c'est surtout la femme dont le mari est mort, et qui ne trouve personne pour s'occuper de ses dépenses, qui ressent le plus les difficultés liées à l'état de pauvreté. »

Si la femme mariée donne une telle importance à la présence de l'homme, c'est aussi pour se démarquer par rapport à celles dont le mari n'est plus là pour les épauler. C'est une manière de se considérer déjà comme relativement avantagée, en comparaison avec les femmes qui ont eu la malchance de perdre leur mari. En terme de degré de pauvreté, elle se trouve située à un degré relativement supérieur à celui de la femme veuve ou abandonnée.

Par ailleurs, si la femme mariée reconnaît son infériorité, au sein du couple, elle ne manque pas de souligner le rôle qu'elle joue dans la famille, aussi bien pour la production des richesses que celui pour la marche des affaires courantes. Ainsi, cette femme d'El Kelaa :

« Je n'ai pas de revenu fixe. Ca varie d'un moment à un autre. Et le jour du souk, c'est le moment le plus difficile. Quand mon mari n'a pas d'argent ce jour là, je tombe malade. Car je me sens impuissante et incapable à résoudre ce problème du souk. Tout ce que je fais alors, je dis à mon mari : je ne veux rien. J'accepte la situation et je me prive de tout, car il n'y a

pas d'autre solution. Le jour du souk, j'ai les nerfs qui craquent. Je dis à mon mari : nous ne voulons rien, contentons-nous de peu, de ce qu'il y a. Ne cherchons pas autre chose de plus. Si nous n'avons rien, il y a Dieu. Si nous passons la nuit sans manger, c'est sans problème. Que va-t-il nous arriver, si nous restons la nuit sans manger ? C'est ce que je dis à mon mari et, comme ça, j'arrive à apaiser sa douleur et en même temps la mienne. Nous n'avons que la patience, face à nos difficultés. C'est ce que nous faisons aussi au moment de la sécheresse. Nous nous contentons de peu de choses, du minimum, un peu de thé et du pain. Cela nous suffit. »

De tels récits soulignent la fragilité de la situation familiale dans laquelle peut évoluer une femme mariée. Celle-ci vit de façon constante dans la contrainte, Elle se sent impuissante, mais elle n'arrive pas au stade ultime du désespoir, comme cela pourra être le cas de la femme veuve ou celle abandonnée par son mari, que nous ne développerons pas ici.

Mais les différences entre hommes et femmes sont au moins aussi fortes aux marges du ménage qu'à l'intérieur de celui-ci.

Aux frontières du ménage : les hommes et les femmes face à la mobilité et l'enfermement

En décrivant leurs efforts pour surmonter leur état de pauvreté, les discours des hommes fourmillent de situations qui les amènent à s'éloigner de chez eux pour « chercher fortune » ailleurs. Tel va cueillir en forêt des herbes médicinales pour aller les vendre ensuite sur le marché à Marrakech, tel autre court les chantiers de construction à la ville quand la saison ne permet plus les travaux des champs, tel autre encore se transforme dans le même temps en marchand ambulant pour plusieurs mois. A l'inverse, un des enquêtés de Marrakech reste sur place pour y occuper divers petits emplois, mais il a expatrié sa famille au loin pour payer moins cher son logement. La mobilité géographique est au cœur de tous les entretiens des hommes comme une réponse possible à leur extrême pauvreté.

A la campagne, le remède à la pauvreté consiste à aller chercher du travail ailleurs. Dans un milieu où les ressources sont rares, les populations essaient de s'ouvrir sur le marché informel du travail, ne demandant généralement pas d'apprentissage et de capitaux préalables.

Ce sont surtout des petites activités de commerce ou liées au bâtiment, offertes par le marché du travail des villes proches, qui sont les plus faciles à saisir. A travers des trajectoires occupationnelles parfois assez complexes, les populations font souvent des allers et retours entre les activités agricoles, d'une part, et celles pratiquées au sein de la ville, d'autre part. Un va et vient incessant entre différentes activités, générant souvent des revenus dérisoires, mais acceptables dans le contexte d'une lutte acharnée pour la survie.

«La situation est devenue vraiment critique à la campagne, à cause du manque de terres et de la rareté de l'eau. Ceci fait qu'il n'y a plus rien à faire ici, surtout l'hiver. A ce moment là, j'essaye de m'occuper autrement, en travaillant dans le bâtiment ou dans le commerce ambulant. Dans ce cas, mon activité consiste à ramasser les plantes médicinales, trouvées dans la forêt, et descendre à Marrakech pour les vendre. Je reste généralement trois ou quatre jours là bas, le temps de liquider tout le produit. Après, je reviens au village avec la petite somme d'argent gagnée sur ce commerce, qui me permet, au moins, d'acheter les provisions de première nécessité, essentiellement la farine, l'huile, le thé et le sucre.»

L'émigration définitive vers la ville est une autre réponse possible à l'état de sécheresse et à la faiblesse des rendements agricoles. Les populations basculent vers le monde urbain lorsque toutes les autres solutions d'appoint sont jugées inefficaces. Parmi nos enquêtés ruraux, certains sont partis pour un certain temps, et sont revenus au village, résignés à supporter les conditions difficiles de la campagne.

«Les opportunités de travail manquent beaucoup dans la région, à tel point qu'on ne trouve plus de quoi manger. Il n'y pas d'autres solutions à cela que de partir vers n'importe quelle ville, pourvu qu'il y est des chances de trouver un travail. Moi, par exemple, j'ai voulu quitter définitivement le village, pour aller vivre à Agadir. Je suis parti effectivement là bas, où j'ai trouvé du travail dans l'agriculture, un domaine que je connais bien. Mais je ne suis resté que trois mois et je suis revenu, n'ayant pas pu quitter définitivement mes terres. Je suis encore très attaché à mon village, et quand je pars travailler, c'est juste pour quelques mois.»

Mais d'autres sont partis définitivement, dont on constate aujourd'hui l'absence. Parfois, ce sont les enfants qui émigrent, laissant leurs parents au village. Ces derniers peuvent finir, eux aussi, par aller habiter en ville, lorsqu'il n'y a plus d'attaches capables de les tenir sur leurs lieux d'origine et qu'ils sont fatigués des rigueurs de la vie à la campagne.

«Elles sont nombreuses les familles qui ont abandonné définitivement le douar, pour aller vivre en ville. Il est facile de s'en rendre compte, avec toutes ces maisons abandonnées et ces rues complètement désertes. C'est une région aujourd'hui presque vide. Certains restent absents pendant quelques mois et reviennent, d'autres ne reviennent plus, ayant fait le choix d'habiter en ville.»

Au contraire, les histoires de vie féminines n'envisagent d'issue que sur place, dans l'enfermement, voire dans la réclusion, antichambre de la mort. Cette femme veuve de la montagne n'a jamais quitté son douar, mais où aller dans sa situation ? elle se contente d'être ici, c'est son monde. Dans une expression plus symbolique encore, cette femme abandonnée "se retrouve face au mur. Elle atteint un niveau où elle ne peut plus avancer. Elle arrive à la limite". C'est une situation que cette femme handicapée vit concrètement dans son corps, passant sa journée pliée en deux, repliée sur elle-même.

Les manifestations de l'isolement ressortent du discours des femmes, surtout celles appartenant au monde rural. Il s'agit par exemple de l'enfermement de ces femmes, d'abord du fait de l'éloignement et, ensuite, à cause de l'existence de certaines coutumes ou des références sociales. Des comportements qui maintiennent la femme dans une position d'infériorité et de dépendance. Ainsi, les femmes ne peuvent pas aller au souk hebdomadaire, pour faire leurs achats.

«Les femmes d'ici ne vont pas au souk. C'est honteux pour les filles et les femmes mariées. Quant aux veuves, elles peuvent y aller sans problème. La femme divorcée, non plus, ne doit pas aller au souk, car elle dépend encore de sa famille.»

Impuissantes devant des difficultés financières chroniques, n'arrivant même pas à voir le monde extérieur, même à travers les yeux de leurs maris quand ces derniers vont au souk, les femmes trouvent tout de même une certaine alternative, celle que leur offre l'*attar*. C'est ce vendeur itinérant, qui va de douar en douar et qui propose aux femmes les articles dont elles ont besoin, de toilette, de beauté, des choses que les maris ne peuvent leur ramener, parfois pour des raisons d'intimité semble-t-il.

L'*attar* remplace en quelque sorte le souk. Il revient tous les deux ou trois mois et, chaque fois, c'est une occasion de rompre avec l'isolement de ces femmes qui restent cantonnées dans leur coin. C'est une sorte de vitrine, à travers laquelle elles voient le monde, parfois le seul moyen qu'elles ont pour prendre contact avec le monde extérieur. Une fois l'*attar* parti, les femmes reviennent à leurs occupations routinières et à leur isolement.

*«Avec l'argent de la vente des objets fabriqués, les femmes achètent chez l'*attar*. Il leur propose tout ce qui se trouve au souk. C'est un commerçant qui ne vend qu'aux femmes, parce que celles-ci ne peuvent pas aller au souk.»*

Les hommes et les femmes et les formes de solidarité

Un thème commun revient de façon répétée dans les entretiens auprès des hommes et des femmes, en ville comme au village : les actions de solidarité au sein de la famille et du voisinage ne fonctionnent plus avec la même efficacité aujourd'hui qu'autrefois. Notons que cette façon de mythifier le passé sur ce thème n'est pas propre au Maroc : on la retrouve par exemple dans des circonstances voisines lors d'entretiens sur les solidarités dans les métropoles ou les campagnes de l'ex-URSS (Festy et Prokofieva, 2007).

Le mécanisme invoqué est celui d'un appauvrissement général de la population, lié en particulier à des événements extérieurs : la sécheresse et la pénurie d'emploi. Si l'enquêté est pauvre, les membres de son réseau familial et de son voisinage le sont aussi pour la plupart et se trouvent en général dans l'incapacité de soutenir ceux qui sont dans le besoin. Il y a donc peu d'expressions de révolte contre une situation qui frappe un cercle très large de familles et dont les causes sont imparables, en particulier quand c'est la météorologie qui est invoquée.

La pauvreté comme injustice sociale est relativement peu incriminée, ce qui renvoie sans doute à la stratification du Maroc traditionnel où, selon André Adam, « la 'lutte de classes' était inconnue dans une telle société », « chacun se considérait comme occupant la place que Dieu lui avait destinée » et les inégalités étaient « acceptées comme partie intégrante d'un ordre voulu par Dieu »⁵.

A leur propre jugement négatif, les hommes comme les femmes apportent de nombreuses nuances qui témoignent, par des exemples concrets, de l'efficacité des mécanismes de solidarité. L'accent est mis en particulier sur les événements exceptionnels ou périodiques qui s'accompagnent des gestes de générosité, comme le décès ou surtout les fêtes religieuses du ramadan et de l'Aïd-el-kebir.

«Les gens du douar m'aident plus que ma famille. Au moment de l'Aïd El Kébir, ils m'aident pour l'achat du mouton. C'est de quoi je vis et sur lequel je compte. Au moment des difficultés, je vais chez les voisins et je leur demande les choses dont j'ai besoin. Ils me donnent la farine, l'huile, le savon.»

Quand cette femme de la montagne parle de ses voisins qui lui prêtent assistance, elle pense surtout aux femmes du village. Ceci prouve qu'il y a une persistance malgré tout d'une certaine forme de solidarité entre les femmes de ces régions. Pour les hommes, c'est essentiellement lors des travaux agricoles que se manifestent les actions d'entraide et de solidarité par le prêt mutuel de l'attelage. De même, les actions de bienfaisance sont gérées par la communauté masculine, partant, parfois, de décisions prises au sein de la mosquée.

Quant aux échanges entre les femmes, ils touchent surtout les produits cosmétiques, les ustensiles de cuisine, les produits de beauté. Ainsi, ce sont les femmes qui se prennent en charge, quant il s'agit de solidarité. Elles gèrent elles-mêmes les actions de bienfaisance destinées à celles se trouvant dans le besoin, surtout en matière d'argent.

En réalité, une action de bienfaisance passe par différentes étapes, où la femme est toujours présente. D'abord, il y a le stade de l'information prise sur la situation d'une femme se trouvant dans une situation financière difficile. Dans une deuxième étape, se fait la sensibilisation de l'homme qui est sensé avancer l'argent. Après vient la collecte des fonds destinés à la femme en difficulté.

A travers ces étapes, la femme joue le rôle de médiatrice et celui de gérante. Mais avant d'en arriver là, il y a forcément une prise de conscience et une sensibilisation de la communauté féminine à l'égard des difficultés financières des voisins du douar. Ceci montre l'existence tout de même d'une certaine sociabilité chez les femmes, compensant parfois l'inefficacité de celle des hommes. Ce type de comportement est probablement dicté par les règles sociales et

⁵ André Adam.- Livre V. Les Classes sociales.- p. 706-707. Cité par Bourqia, 2006.

les mentalités, qui cherchent à éviter tout contact entre l'homme et le femme, et, par conséquent, écarter les mauvaises rumeurs et les mal entendus.

«Ce sont les femmes qui disent à leur mari qu'une femme du douar est dans une situation difficile. Les hommes donnent de l'argent à leurs femmes. Et celles-ci apportent à la femme en question. Les hommes ne s'occupent pas directement des femmes du douar en difficulté, ils le font par l'intermédiaire de leurs femmes.»

En fait, les actions de solidarité des femmes fonctionnent de façon occasionnelle, au moment des fêtes religieuses ou pendant le mois de ramadan. Mais, d'autres formes d'échanges surviennent à d'autres occasions, comme pour les mariages ou les enterrements. Lors d'un mariage les femmes sont largement impliquées, non seulement dans l'organisation des festivités, mais aussi pour l'apport de l'aide nécessaire à la femme concernée. La participation des femmes reflète une forte sociabilité à l'échelle du douar. Elle concerne aussi bien l'apport d'argent que le prêt des vêtements ou le mobilier, comme le montre l'extrait suivant, tiré de l'entretien d'une femme de la montagne de l'Ourika:

«Quand une femme veut marier sa fille, les femmes du douar se réunissent entre elle et se cotisent pour l'aider à cette occasion. Elles lui apportent du sucre, du thé et tout ce dont elle a besoin pour passer le mariage. Elles l'aident aussi pour tout ce qui concerne le mobilier et pour préparer les repas.»

Ce type d'entraide fonctionne aussi au moment du décès d'une personne du douar. A cette occasion, les hommes s'occupent de toutes les nécessités de l'enterrement, et les femmes s'occupent surtout de tout ce qui est intérieur, c'est à dire l'accueil des gens, le mobilier, les tapis, les couvertures, les besoins de la cuisine. Un partage des tâches s'opère entre les hommes et les femmes et, de chaque côté, on voit se déclencher des mécanismes de soutien et de solidarité, qui ne tardent pas à sommeiller une fois la dure épreuve passée.

Mais, concernant les femmes, d'autres types d'échanges apparaissent au moment des mariages ou des festivités. Ces échanges concernent les vêtements de soirée. Les femmes du douar peuvent prêter des habits neufs, des kaftans à celle organisant un mariage. Les invitées elles-mêmes se prêtent les unes les autres les beaux vêtements pour paraître à une telle occasion. Chez les femmes, comme nous l'avons déjà signalé, il y a ce fort besoin de paraître, au-delà de leur niveau social réel, même s'il n'existe pas d'importants écarts financiers entre les familles du douar.

«Les femmes du douar se prêtent entre elles les beaux vêtements, les kaftans, pour paraître à l'occasion d'un mariage. Elles prêtent les habits à la femme qui veut marier sa fille. Elles prêtent aussi aux autres femmes appartenant à la famille de la future mariée, les sœurs, les tantes... »

L'entraide entre les femmes se manifeste également à d'autres échelons, comme celui de la formation et de l'apprentissage de certains métiers artisanaux, exercés à domicile. De tels échanges témoignent de l'existence de réseaux spécifiques aux femmes, atténuant leur isolement et leur épreuve dans la pauvreté.

«Ici, les filles se réunissent entre elles et forment des groupes de six ou sept et vont chez une femme pour apprendre un métier, pour faire des tapis ou fabriquer des objets en feuilles de palmiers. Il y a trois femmes dans le douar chez qui les filles vont apprendre. C'est comme ça que les femmes s'entraident entre elles.»

Dans le jugement que les enquêtés portent sur l'efficacité des actions de solidarité au sein du monde rural, il se perçoit une sensible inégalité entre les hommes et les femmes. La communauté féminine semble arriver à des résultats moins concrets, surtout pour ce qui concerne les échanges d'argent. Ainsi, les femmes se sentent encore plus pauvres,

puisqu'elles bénéficient moins que les hommes des actions d'aide au sein de la communauté. A travers leur vécu et leurs expériences personnelles, elles expriment parfois un sentiment d'exclusion et d'isolement, comme en témoignent les propos de cette femme de la montagne.

«A vrai dire, c'est l'homme qui trouve plus facilement de l'aide que la femme. La valeur de l'homme est plus importante que celle de la femme. Les gens donnent plus d'estime à l'homme qu'à la femme, au moment des difficultés. Lorsque l'homme n'a pas de quoi passer l'Aïd El Kébir, les gens lui donnent quelque chose pour acheter le mouton. Quant à la femme, ils ne donnent rien, même si elle est vraiment dans le besoin. Même si elle n'a pas de quoi manger, personne ne prend soin d'elle. Alors, la femme est plus touchée par la pauvreté que l'homme. Personne ne l'aide, sauf Dieu.»

La condition de la femme marocaine, en particulier celle du milieu rural est marquée par l'isolement et un sentiment de moindre estime, qui rendent les femmes plus vulnérables que les hommes face à la pauvreté. Cette ségrégation découle des valeurs dominantes de la société musulmane, où l'homme est considéré comme plus entreprenant et plus efficace dans la lutte contre la misère.

5. Conclusion. La pauvreté féminine : dans l'ombre de l'homme ou dans la solitude

Comme phénomène global, la pauvreté n'est pas décrite et ressentie très différemment par les femmes et par les hommes, en ville dans la médina de Marrakech comme à la campagne, en plaine et dans la montagne. C'est une privation générale, qui porte sur tous les biens nécessaires à l'existence, à commencer par les biens vitaux que sont la nourriture de base ou les soins de santé. Dans les entretiens avec les femmes comme avec les hommes, les mêmes termes reviennent pour dire que les pauvres sont ceux "qui manquent de tout". C'est la source d'une frustration profonde, qui s'exprime dans la comparaison aux autres, mieux nantis. Mais cette privation systématique, résumé essentiel du concept de pauvreté, englobe aussi le manque de travail comme source majeure de revenus, qu'il s'agisse de l'aridité de la terre privée d'eau, du défaut d'employeur ou de l'absence de clientèle pour des produits d'artisanat ou de cueillette sans débouché.

Sur la primauté de ces deux thèmes, le discours des femmes ne diffère pas sensiblement de celui des hommes et traduit la même impuissance, sauf à constater que les hommes mettent encore davantage l'accent sur le manque de ressources que sur les privations. C'est que la famille marocaine est traditionnellement organisée autour de l'homme comme « gagne-pain », alors que revient à la femme la tâche de tenir son ménage et d'élever ses enfants, son activité rémunérée n'étant que subsidiaire, au moins tant qu'elle est mariée. L'homme, frappé au premier chef par l'absence de travail, en fait ainsi la pierre angulaire de son propos sur la pauvreté.

Il en résulte en particulier une différence appréciable dans les entretiens auprès des hommes selon que ceux-ci vivent en ville, à la campagne en plaine ou à la montagne, parce que les conditions de production des revenus sont sensiblement différentes dans les trois milieux. Il en va un peu autrement pour les femmes, dont les activités sont moins influencées par l'environnement, même s'il est plus typiquement urbain de faire des ménages et plus rural de faire de la poterie artisanale pour survivre. Il en résulte un moindre contraste entre les entretiens féminins selon que ceux-ci sont conduits ici ou là.

Mais si l'homme est à l'origine des revenus, il est aussi concrètement le responsable de l'approvisionnement du ménage pour l'essentiel des biens. En effet c'est lui, et généralement lui seul, qui va au souk acheter ce dont le ménage a couramment besoin, en particulier les produits alimentaires de base, dont la liste revient régulièrement dans la définition de la

pauvreté : farine, huile, thé, sucre, exceptionnellement viande, etc. Il en va de même inévitablement de l'accès au logement, un problème qui se pose de façon plus aiguë, en termes de ressources nécessaires, à la ville qu'à la campagne, ou de l'accès au soins, en particulier lors de l'achat des médicaments prescrits par le médecin.

Ce thème lié à la consommation et aux modes de vie, qu'on aurait pu croire plus féminin que masculin, parce qu'au centre de la vie domestique, ne s'avère pas l'être, parce qu'il a autant une facette publique qu'une facette privée et qu'il a en conséquence autant d'importance pour le mari que pour sa femme. L'angle est légèrement différent pour les deux conjoints, mais le thème est pour chacun une dimension essentielle de la pauvreté.

En fait, la distinction essentielle dans le discours des hommes sur leur pauvreté et celui des femmes dans la même situation tient moins à la différence des thématiques qu'à celle des perceptions mises en avant par les représentants des deux sexes. Dans les entretiens féminins, presque systématiquement, les éléments de pauvreté sont rapportés au regard que les autres peuvent porter sur la femme interrogée, et en particulier les autres femmes. Dans ce sens, la pauvreté féminine apparaît le plus souvent relative, celle des hommes absolue. Ce qui ne signifie pas que la pauvreté est ressentie moins durement par les premières que par les seconds. Nous verrons même au contraire que les femmes pauvres estiment toutes leur condition plus sévère que celle des hommes.

"L'œil avec lequel on me regarde, ce n'est pas celui que je souhaite. Je me sens inférieure par rapport aux autres femmes". Et cela aussi bien dans le domaine de l'aménagement intérieur de la maison, centre de la domesticité et de la vie privée, que dans l'habillement, en particulier festif, qui rend visible à toutes le niveau de vie de chacune. Alors que le récit des hommes s'attache presque exclusivement à la pauvreté comme manque des moyens de subsistance, voire de survie, celui des femmes resitue celles-ci dans la société urbaine ou villageoise, même si c'est au travers l'expression du manque de biens très personnels et privés.

Beaucoup plus que dans les discours masculins, la pauvreté des femmes est vécue comme un isolement, une rupture des liens sociaux. Bien sûr, comme chez les hommes, la solidarité familiale ou celle du voisinage fait l'objet d'un mythe passéiste, qui renvoie à un âge d'or où l'abondance permettait de faire face aux besoins de chacun. Mais il s'y ajoute deux thèmes originaux : celui des solidarités entre femmes et celui de l'absence ou de la défaillance du mari, comme soutien essentiel face aux besoins vitaux et comme intermédiaire obligé dans les relations sociales.

La solidarité entre femmes révèle l'existence d'un réseau spécifique au sein duquel la femme pauvre peut trouver le support financier qui lui fait défaut. Mais le discours des femmes pauvres montre les limites de cette aide, aussi bien parce que le soutien implique une réciprocité que la femme n'est pas en mesure d'assurer, et qui lui fait apparaître son isolement comme plus dur encore (l'exemple du *Darat* et du tirage au sort ; les emprunts qu'on ne pourrait pas rembourser), et parce que le soutien au sein de la communauté des femmes ne fait qu'organiser le transit d'un argent donné par les hommes.

Car un aspect essentiel du récit des femmes sur leur pauvreté, qui fait un contraste fort avec le récit des hommes, est qu'il s'organise dans la majorité des cas autour du rôle du conjoint. Autant l'épouse est absente des entretiens avec les hommes, de leur appréciation de la pauvreté ou de celle des moyens d'y faire face, autant l'époux occupe une place centrale dans les entretiens avec les femmes. Ce n'est pas une surprise. Dans la société marocaine, traditionnellement, les hommes ont été responsables de tout en dehors du foyer et les femmes de tout à l'intérieur de celui-ci.

Dans les entretiens, cette primauté du rôle du mari s'exprime de deux manières. La première est une distance appréciable entre le discours des femmes pauvres selon qu'elles sont encore mariées et vivent leur pauvreté "à l'ombre" de leur époux, ou qu'elles sont veuves, séparées, voire jamais mariées et qu'elles font face directement à leurs conditions de vie. La seconde expression du rôle pivot de l'homme est un récit qui s'organise dans tous les cas autour du mari ou de son absence, pour faire apparaître le rôle de la femme par rapport à celui de l'homme ou dans les conditions créées par l'absence de l'homme.

Les femmes qui ont été mariées et ne le sont plus aujourd'hui renvoient volontiers à leur mariage comme une période faste où leur condition était favorable et elles évoquent la rupture, toujours subie, veuvage ou divorce, comme la cause de la dégradation de leur situation. Les femmes aujourd'hui mariées, mais pauvres par constitution même de notre échantillon, s'abritent encore derrière la présence masculine. Dans l'ordre, en séquence : "Mon mari ne travaille pas. (...) Mon mari ne peut plus travailler. Il est fatigué. (...) Quant à moi, j'ai fait autrefois de la poterie. (...) Je ne suis plus capable de faire ça maintenant". Et si, le jour du souk, le mari ne peut pas assumer son rôle en allant acheter le nécessaire pour le ménage, "je dis à mon mari : contentons-nous de peu, de ce qu'il y a et ne cherchons pas autre chose. (...) De cette façon, j'apaise un peu sa douleur et en même temps la mienne". Et ce n'est peut-être pas un hasard si la solidarité familiale passe encore par le réseau du mari plutôt que celui de la femme.

Aussi la condition de la femme seule apparaît-elle plus dure encore que celle de la femme mariée, même si l'une et l'autre se décrivent comme pauvres. Evidemment l'évocation des moyens de faire face à la pauvreté par l'initiative féminine, par des travaux pénibles, voire par la mendicité, est avant tout le fait de celles qui n'ont pas ou plus de mari. Et ce sont elles qui soulignent le plus volontiers le rôle de la solidarité féminine, mais aussi le poids de l'isolement qui accompagne à la fois leur condition économique et leur situation conjugale. Aussi la description des conditions de vie des femmes seules par elles-mêmes est-elle extrêmement cruelle, voire pénible pour le lecteur, car elle a pour cadre une société qui laisse très peu de place et d'espoir à ces femmes. Et les efforts de celles-ci pour assumer leur situation, par le travail, par l'appel à la solidarité, par la mendicité ou par les restrictions, apparaissent à bien des égards surhumains.

Alors que le récit des hommes laisse presque systématiquement une place à la mobilité et à la migration comme palliatifs à la pauvreté, les histoires de vie féminines n'envisagent d'issue que sur place, dans l'enfermement, voire dans la réclusion, antichambre de la mort. La mort comme issue ? Les hommes n'en parlent même pas, mais la femme abandonnée sent bien qu'à cause de tous les soucis et les problèmes rencontrés, son cœur finira par lâcher. Mais qu'importe ? car "la mort est la seule solution pour arrêter de souffrir". La femme handicapée, déjà limitée physiquement, voit son visage se dégrader "au bout de tant de souffrances" et sent disparaître son humanité.

S'il est un point sur lequel l'ensemble des femmes se retrouvent, mariées ou non mariées, c'est bien l'appréciation selon laquelle la pauvreté est plus dure pour les femmes que pour les hommes, à cause de l'isolement et du sentiment de dévalorisation qui les rendent plus vulnérables. Mais si cela conduit bon nombre d'entre elles à mettre leur destin entre les mains de Dieu, cela les pousse aussi à déployer une énergie considérable pour assurer leur survie.

Références

Bourqia, Rahma.- La stratification sociale. Note de synthèse.- *50 ans de développement humain et perspectives 2025*, 2006, GT2-1

<http://www.rdh50.ma/fr/pdf/contributions/GT2-1.pdf>

El Harras, Mokhtar.- Les mutations de la famille au Maroc.- *50 ans de développement humain et perspectives 2025*, 2006, GT2-4.

<http://www.rdh50.ma/fr/pdf/contributions/GT2-4.pdf>

Chiappori, Pierre-André.- Rational Household Labor Supply.- *Econometrica*, vol. 58, 1988.

Donni, Olivier.- *Essais sur les modèles non-unitaires de comportement du ménage et autres contribution à la micro-économie appliquée*.- Mémoire d'habilitation à diriger des recherches en économie, Université Paris I Panthéon-Sorbonne, 21 juin 2006.

Festy, Patrick et Prokofieva, Lidia.- La solidarité n'est plus ce qu'elle était : fantôme ou réalité en Russie.- In Festy, P. et Prokofieva, L. (sous la direction de)- *Mesures, formes et facteurs de la pauvreté. Approches comparatives*.- Paris : Institut national d'études démographiques (Documents de travail / INED), 2007. (sous presse)

Fleurbaey, Marc ; Herpin, Nicolas ; Martinez, Michel; Verger, Daniel.- Mesurer la pauvreté ?- *Economie et Statistique*, n° 308-309-310, 1997.

Paugam, Serge (sous la dir. de), *L'exclusion, l'état des savoirs*, Paris, La Découverte, coll. « Textes à l'appui », 1996.

Sen, Amartya.- The Standard of Living.- *The Tanner lectures on human values*, March 11-12, 1985.

<http://www.tannerlectures.utah.edu/lectures/sen86.pdf>

Verger, Daniel.- Bas revenus, consommation restreinte ou faible bien être : les approches statistiques de la pauvreté à l'épreuve des comparaisons internationales.- *Economie et Statistique*, INSEE, n° 383-384-385, 2005.

Sebti, Mohamed.- *L'explosion urbaine à Marrakech. Les lacunes d'une croissance*.- Thèse de doctorat en géographie, Université de Genève, Faculté des sciences économiques et sociales, Département de géographie, mai 2004.

Sebti, Mohamed.- Des cas de pauvreté extrême dans la région de Marrakech. Entretiens effectués avec des hommes chefs de famille en 2004-2005.- In Festy, P. et Prokofieva, L. (sous la direction de)- *Mesures, formes et facteurs de la pauvreté. Approches comparatives*.- Paris : Institut national d'études démographiques (Documents de travail / INED), 2007. (sous presse)

85/8/CEE: Décision du Conseil du 19 décembre 1984 concernant une action communautaire spécifique de lutte contre la pauvreté.- *Journal officiel n° L 002 du 03/01/1985*

<http://eur-lex.europa.eu/LexUriServ/LexUriServ.do?uri=CELEX:31985D0008:FR:HTML>

Résumé

Nous avons interrogé des hommes et des femmes (non apparentés) sur leur perception de la pauvreté en général et de leur condition propre, ainsi que sur leurs stratégies de survie face à leurs graves difficultés, en particulier leur recours aux réseaux de solidarité familiale et sociale. Les enquêtés vivent dans le sud marocain, à Marrakech et dans sa région. On distingue trois types d'habitat : la médina urbaine, les zones rurales de plaine et de montagne.

En caractérisant leur propre pauvreté ou celle des familles en général, les femmes développent des points que les hommes ont systématiquement omis et qui touchent tous à la sphère privée, voire intime, alors que les hommes se situent bien davantage dans la sphère publique. La référence est aux autres, en particulier aux autres femmes, au moins autant qu'aux besoins de l'unité familiale. Les moyens de faire face aux rigueurs de la situation économique révèlent le sentiment qu'ont les femmes de buter sur les frontières d'un monde restreint par leur condition féminine. Les réseaux de solidarité décrits sont fortement liés au genre (soutiens directs entre femmes, ou femmes intermédiaires entre celles dans le besoin et les hommes susceptibles de les aider). Il émane de la plupart des entretiens un fort sentiment d'isolement accompagnant l'état de pauvreté des femmes, mais aussi un fort sentiment d'infériorité de la condition féminine au cœur de la pauvreté. Beaucoup plus que la pauvreté des hommes, celle des femmes est perçue par les intéressés comme une exclusion sociale, que les indicateurs économiques classiques ne parviennent pas à intégrer correctement.

Abstract

We surveyed (non kin) men and women on their perception of poverty, in general and for themselves, and on their survival strategies to face severe difficulties, in particular their use of family and social solidarity networks. The interviewees lived in South Morocco, Marrakech and region, in three types of environment: urban medina, rural zones of plain and mountains.

When characterising their own poverty or that of families in general, women touch points which all men omit, that deal with private or even intimate affairs, while men are much more in the public sphere. Reference is made to the others, in particular other women, at least as much as to needs of the family unit. Means to face the harshness of their economic situation reveal women's feeling of life in a limited world, restricted by their female condition. The solidarity networks they describe are strongly associated with gender (women support women directly, or they act as go-between with women in need of support and men likely to help them). Most interviews give a strong feeling of isolation associated with poverty, and also a strong feeling of inferiority for women as women. Much more than that of men, women's poverty is perceived as social exclusion, which classical economic indicators hardly reflect.